



HAL
open science

“ Education artistique, l'éternel retour ? ”

Serge Chaumier

► To cite this version:

Serge Chaumier. “ Education artistique, l'éternel retour ? ”. Education artistique, l'éternel retour ?, Nov 2007, France. pp.6-9. hal-00480674

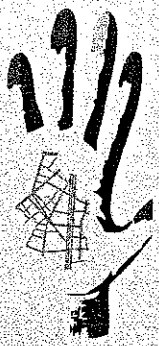
HAL Id: hal-00480674

<https://hal.science/hal-00480674>

Submitted on 4 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.


L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Bilan AG du RFVE 2007
Présentation de l'AIIVE
Congrès Sao Paulo 2008



vILLES

Educatrices 



AG 2007 - Éducation artistique : l'éternel retour ? Intervention de Serge Chaumier

La thématique de cette journée sur l'éducation artistique fait écho avec l'actualité, puisque le sujet semble être au cœur des débats pour l'avenir du secteur culturel. En effet, j'ai été frappé par les propositions pour la culture avancées par les candidats à l'élection présidentielle. Si l'on n'a d'abord reproché aux candidats de ne pas parler de culture (et divers acteurs ont alors provoqué des débats : Télérama, Mouvement, Cassandre, le Théâtre du Rond Point, France Culture, etc.), il se trouve que le sujet de l'éducation artistique (EA) est ensuite devenu central. Par exemple, j'ai écouté attentivement tous les candidats invités à présenter en 10 minutes leurs propositions lors d'une émission spéciale de France Culture, diffusé le vendredi 13 avril et, à l'exception du FN qui a évoqué d'autres thèmes, tous les candidats, c'est-à-dire les 11 autres, ont centré leur propos sur la nécessité de mettre en place une véritable politique pour l'EA. De LO au MPF, du PC à l'UMP, en passant par les Verts et le PS, la même unanimité, et jusqu'à l'UDF allant jusqu'à en appeler à la nécessaire réhabilitation de l'éducation populaire !

C'était à peu près la seule proposition concrète rassemblant tous les candidats dans une belle convergence. Que veut dire cela ? Une urgence, une évidence ? Ou bien une idée commune à laquelle se rattacher quand on n'a pas trop d'idées ? On peut faire l'hypothèse que cette question effectivement cruciale, importante, ressurgit aujourd'hui parce qu'elle n'a jamais été traitée sérieusement hier. Elle peut d'autant mieux s'imposer que le ministère de la culture oublieux de ses origines, et profondément en crise, entrevoit là d'autres développements que ceux qui l'ont constitués initialement. Il faudrait beaucoup de temps pour retracer dans le détail et avec précision les étapes, mais nous pouvons souligner par quelques questionnements des points qui nous semblent importants.

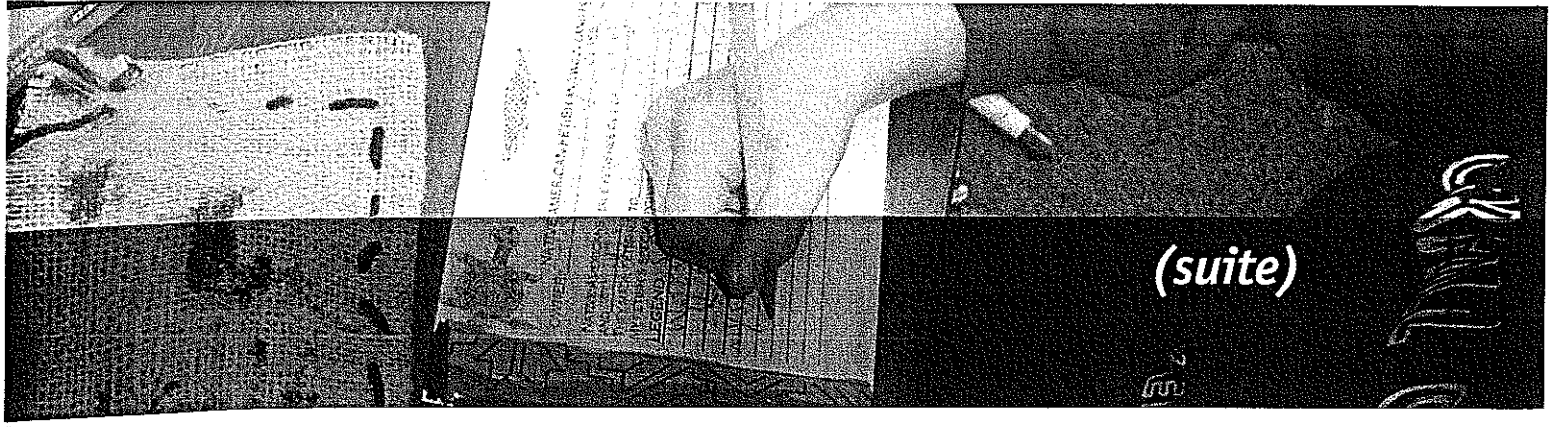
Pourquoi, le ministère n'a-t-il pas intégré pleinement l'EA depuis 50 ans ?

Les commentateurs l'ont souvent dit le ministère se constitue d'abord par opposition à l'éducation nationale, pour mieux s'en détacher. Malraux se méfie également de l'éducation populaire, même si beaucoup de ses cadres en sont issus. Or l'éducation populaire entend traditionnellement mettre en œuvre une sensibilisation aux arts par une implication, par des pratiques amateurs et des formes d'éducation artistique. Malraux affirme une complémentarité des rôles, qui existe d'ailleurs bien avant lui. Il est possible de faire remonter à la Révolution et à David d'Angers par exemple, cette idée que l'école sert à former, à instruire des techniques et que le musée sert à se confronter à l'exemplarité. Pour cette raison, le musée ne se substitue pas à l'école, ce n'est pas son rôle d'instruire, il doit en revanche montrer les techniques portées à leur perfection.

Malraux répétera souvent cet argument devenu célèbre : *l'école est faite pour apprendre, la culture pour apprendre à aimer*. Semblable logique vaut pour le théâtre : on apprend les classiques à l'école et on les aime en les voyant incarner dans des performances artistiques sur scène. Il a été beaucoup reproché à Malraux d'avoir ainsi coupé la culture de sa mise en action, de sa mise en pratique par l'EA notamment, grâce à l'Éducation Populaire. Or, on ne peut réduire le ministère Malraux à une ignorance de ce domaine. Le plan Landowski pour la musique montre au contraire que l'EA est dans une certaine mesure prise en compte. L'action de Malraux a été caricaturé en réduisant sa philosophie au choc esthétique par l'artistique, où il ne serait pas utile de développer des médiations, puisqu'il suffit de mettre en contact et de laisser la magie s'opérer. Philippe Urfalino parle de voiturage sur cette question de la diffusion. Au risque de surprendre, je défendrais l'idée ici que cette vision galvaudée de Malraux est caricaturale et injuste.

Ce que l'on peut reprocher à Malraux, c'est d'avoir parié sur un système alors qu'il était en train de se modifier profondément. C'est donc un malentendu historique qui conduit à l'échec de sa politique. Incompréhension à plusieurs titres, mais pour celle qui nous intéresse ici en priorité, c'est surtout une confiance mal placée. Disons que Malraux entend conserver aux œuvres leur sacralité qui fait qu'on les respecte et qu'on leur voue un culte, ceci dans la tradition française depuis le XVIII^e siècle : celle de l'amour des arts, de l'esprit, de l'intelligence. Ceci ne suppose pas pour autant que la grâce s'abatte sur l'individu malgré lui, telle la foudre, cette image est trop caricaturale. Si Malraux pense le choc électif, il l'imagine possible parce que l'individu a été instruit par l'école. Il parle pour cela de complémentarité, c'est-à-dire que l'école est indispensable, c'est un préalable évident pour Malraux. Aussi il ne s'y attarde pas, cela est évident pour lui.

Pour cette raison d'ailleurs, il est optimiste car l'enseignement qui s'est généralisé au 19^e siècle a donné lieu à un formidable désir de culture, et l'extension de la scolarité des masses du primaire au secondaire ne peut qu'augurer des effets positifs. La scolarisation jusqu'à 16 ans, le secondaire, bientôt le supérieur verra ses effectifs augmenter, et ceci peut laisser imaginer que l'avenir sera culturel. Ceux qui seront éduqués deviendront nécessairement demandeurs de culture. Le ministère des premiers âges se sent donc porté par une dynamique. Demain augure d'un public toujours plus nombreux. Simplement parce qu'il sera instruit. Si Malraux entrevoit la concurrence qui s'installe à son époque avec la télévision, il parie sur le fait que la culture l'emportera. Car les industries du rêve productrices d'argent ne s'imposeront pas aux forces productrices d'esprit, si l'individu est instruit... On sait en 2007 que la réalité est tout autre... Après 50 ans, on peut voir les effets contrastés.



(suite)

Demande d'Éducation artistique = Crise de l'école ?

Ce que n'a pas prévu et imaginé Malraux, c'est la profonde transformation du système scolaire avec sa massification. Rappelons que les chiffres d'élèves scolarisés explosent, avec le Baby boom. Mai 68 survient alors que le ministère n'a pas dix ans ! Le choc provoque une transformation profonde du système d'enseignement, de son fonctionnement et de sa philosophie. Malraux et son ministère se trouvent soudain à contre-sens de l'évolution sociale. L'EA, si elle est utile, n'est pas indispensable tant que l'école fait le travail qu'elle faisait sous la 3ème République ! Grosso modo, même si la sensibilisation aux arts se fait de façon raide, imparfaite et lacunaire, il n'empêche que c'est un respect et un amour du savoir, une valorisation des intellectuels et des artistes qui est colporté, car les arts représentent alors le meilleur de l'esprit humain, son accomplissement. Ils sont l'exemplarité justement, l'idéal à atteindre, et tout au moins à admirer. Ceci s'inscrit dans une lignée classique qui fait que de même que l'ingénieur apprend d'abord en copiant des maîtres, et parvient à démontrer ses qualités en réalisant un chef d'œuvre, l'artiste fait de même avant de chercher à le surpasser. Ce n'est pas pour rien que les musées sont au 19ème siècle remplis de copistes et les Académies ont ce rôle d'indiquer les chemins vers la perfection.

Comme ceci semble loin ! Il ne faut pas oublier que l'école donne alors à la population le désir de culture, inculque le respect envers la culture... d'où le nombre impressionnant d'autodidactes, d'où l'éclosion des universités populaires. Pour Malraux, il faut répondre à cette demande. Ce qu'il n'a pas prévu c'est que l'école allait changer de mission et qu'elle ne remplirait plus ce rôle à l'avenir. Dès lors, ce

que l'école ne fait plus, il faut envisager de le faire ailleurs, d'où la montée en conscience de la question de l'EA depuis 50 ans.

Le problème de l'EA est-il dès lors uniquement un problème de transformation du système scolaire ? La chose si elle est déjà délicate est en réalité plus complexe encore. Car il faudrait pour être exact traiter de la transformation du monde de l'art lui-même, qui n'est pas sans lien avec la question précédente d'ailleurs. Que le public ne soit pas en mesure d'apprécier une pièce de Corneille et qu'il soit nécessaire de mettre en place des médiations n'est pas étonnant dès lors que l'école ne lui apprend plus qui est Corneille et que l'auteur n'est plus étudié (et l'exemple pourrait être démultiplié). Jean Vilar pouvait programmer du répertoire parce qu'il s'adressait à un public auquel l'école avait appris à connaître et reconnaître ses classiques, et celui-ci était en mesure de pouvoir les aimer en les retrouvant sur scène. C'était même un devoir pour Vilar que de les proposer pour répondre à cette nécessaire éducation théâtrale (il n'était pas sans s'en plaindre, puisqu'il aurait préféré monter des auteurs contemporains. Cependant il considérait que c'était dans ses missions de service public de répondre à cette mission).

Les transformations du champ culturel lui-même

Il faudrait s'attarder également plus longuement et montrer comment les ruptures artistiques se sont exercées, comment elles se sont pluies à détrôner la culture classique en l'accusant d'être le cheval de Troie de l'impérialisme culturel et de la culture bourgeoise. La culture est devenue multiple, sous l'effet du culturalisme et d'une nouvelle définition de la culture qui entend défendre la





(suite)

diversité et la non-hiérarchisation de formes culturelles devenues toutes aussi légitimes les unes que les autres. Avec le reflux de la culture classique et des humanités comme socle commun de la culture, on touche à un second problème : celui de la transmission. Les gens de culture eux-mêmes sont à présent de plus en plus incultes de la culture classique. Soit qu'ils l'ignorent, parce qu'ils sont sortis du système scolaire depuis 50 ans, soit qu'ils s'en désintéressent car elle est perçue comme rébarbative. Ceci change la programmation des institutions, car la culture classique qui a été rejetée comme ringarde n'intéresse plus guère... Elle est de ce fait entrée au purgatoire. En effet, il n'est guère facile aujourd'hui de voir une pièce de Corneille pour se constituer une culture théâtrale...

Or, il est très délicat de comprendre profondément la culture contemporaine sans maîtriser la culture classique. Comment comprendre des ruptures, ce qui est le maître mot de l'art moderne depuis plus d'un siècle, sans savoir à partir de quoi cela s'opère ? D'où la nécessité de développer l'EA. Des exemples frappants en sont donnés dans les musées. Auparavant le musée recevait un public qui peut ou prou connaissait ces codes d'usages, mais aussi disposait des clés de lecture, comme on dit, pour comprendre les œuvres, soit du fait de l'instruction religieuse, soit de par son éducation aux classiques. Cela lui donnait les possibilités de reconnaître Perséphone ou Cronos dévorant ses enfants, parce qu'il avait appris la mythologie grecque et romaine.

À présent, le musée a besoin d'accompagnement, de médiations pour ses visiteurs. Il faut que le visiteur ait une sensibilisation sur le contenu, mais aussi sur les formes, les techniques, etc. Bref, l'EA est un outil pour éduquer un public sans cela abandonné à lui-même. Visiter un musée des Beaux-Arts si vous n'avez ni les codes de lecture des représentations, ni des connaissances sur les techniques parce que vous avez vous-même pratiqué le dessin, cela équivaut à une visite d'extraterrestre au milieu d'images plus ou moins évocatrices.

L'EA devient par conséquent une urgence pour sauver le sens même et l'existence de toutes ses institutions. D'où l'importance d'introduire à l'école et pour tous, une EA qui n'a jamais existé sous cette forme, qui n'a jamais été identifiée comme telle, mais dont on pourrait montrer qu'elle existait malgré tout en partie lacunairement et partiellement dans le cursus des études classiques, « faire ses humanités » disait-on... Il ne faut évidemment pas faire porter toute la responsabilité à l'école. Auparavant, seuls les publics éduqués, qui étaient passés par l'école, et surtout ceux qui l'avaient fréquentés longtemps (mais pas seulement) avaient des chances d'être public et usagers des propositions culturelles, les autres n'y sacrifiaient pas trop (et donc dans ce sens-là, il n'est pas faux de dire que le niveau général de la population a monté, puisque

ce n'était qu'une petite élite qui poursuivait ses études). Ce qui est nouveau, c'est que ceux-là mêmes qui arrivent aujourd'hui à décrocher un doctorat ne sont pas davantage porteurs de la culture classique que les autres. Cela Malraux ne pouvait pas l'imaginer. Et on le constate aujourd'hui au travers de multiples rapports qui se désolent que les étudiants et même leurs professeurs à l'université soient de moins en moins des publics des institutions culturelles. Certains s'alarment que le corps des enseignants autrefois socle de fréquentation des institutions soit de moins en moins au rendez-vous, ou, pire peut-être, pour des offres de moins en moins exigeantes... Au point que Robert Cantarella affirmait qu'aujourd'hui il faudrait mettre en place une éducation élitaire, tant les élites sont incultes. Et ceci n'est pas vrai seulement des élites politiques, même si cela s'avère particulièrement criant au regard de la tradition française...

Il y a donc une crise grave en perspective, car on s'achemine vers une société ou personne, excepté quelques spécialistes (qui deviendront de plus en plus incompréhensibles pour leur entourage, et également pour leurs autorités de tutelle) ne s'occupera de faire vivre la culture classique. Or, sans ces références, encore une fois, pour innover, dépasser, invoquer en inventant de nouvelles formes, il est fort à parier que la culture à venir ne se réduise à des divertissements et à des occupations de temps libre... On comprend donc pourquoi confusément la question de l'EA se pose avec de plus en plus d'acuité et d'urgence. Il ne s'agit pas seulement de réussir enfin une véritable démocratisation culturelle, comme on le dit souvent, même si cela est aussi le cas, il s'agit surtout de former des publics susceptibles d'être amateur de culture parce qu'ils ont les références pour développer leur sens critique et apprécier des formes nouvelles au regard de connaissances acquises.

Il y a donc un problème des publics, mais - et on le dit moins -, il y a aussi un problème des acteurs de la culture eux-mêmes, des artistes comme des programmeurs, mais aussi des médiateurs. Peut-être sommes-nous à un nouveau tournant, à un moment où les créateurs eux-mêmes ne disposent plus guère d'un bagage de culture classique, et où l'art peut se produire à partir de lui-même, s'autogénérer. Peut-être pour la première fois dans l'histoire, nous assistons à un art qui peut s'autoréférencier. L'art devenant ludique, provocateur, politique, décoratif, se déployant dans l'instant présent, sans référence à son passé. Si tel était le cas, nous pourrions faire l'hypothèse que, dans l'absolu, nous pourrions nous passer dans l'avenir d'EA.

Développer l'EA : Pourquoi ? Comment ? Avec qui ?

La question est donc : Qui entreprend l'EA et pour développer quoi ? Car la question du contenu et du sens ne peut être éludée. La discussion ne peut s'arrêter aux questions des moyens (sur lequel l'EA a toujours buté), ni même sur



(suite)

les objectifs (démocratiser, réduire la fracture sociale, former la demande de demain, etc). Développer l'EA poursuit un triple objectif, que relevait déjà Jacques Rigaud :

Former de futurs spectateurs ou visiteurs

Éveiller la sensibilité et l'esprit critique

Former ceux qui utiliseront l'art comme moyen d'expression

À ces 3 missions s'en ajoute d'autres aujourd'hui. Peut être que l'EA est urgente pour contrebalancer l'emprise sur les enfants et les adolescents des médias et de l'écran sous toutes ses formes (puisque l'EA permet de développer la mise en situation, le rapport vrai et vécu, direct...). Il y a de multiples exemples de ces actions d'EA qui ont un effet très positif sur les jeunes qui y sont confrontés, des plus prestigieuses et coûteuses (comme le dispositif *10 mois d'école et d'opéra*), aux actions plus locales et plus simples, mais, tout aussi prometteuses. C'est aussi parier sur un citoyen instruit qui par là sera plus épanoui. La question est donc cruciale, et réclame une véritable prise de conscience politique. Elle suppose des moyens importants pour développer une action qui, trop invisible dans ses retombées médiatiques, a toujours été annoncée, puis négligée ou sabrée ensuite dans la réalité. Ce sont les CT qui peuvent reprendre de nouvelle façon ce que l'État n'a pas su faire. Les CT y ont intérêt, car seule la formation de la demande pourra nourrir la demande d'offre, et donc faire vivre les institutions à terme.

Mais développer l'EA, c'est aussi poser la question de son cadre d'exécution, à l'école ou hors temps scolaire ? Dans les institutions culturelles ? Selon la réponse, le niveau d'intervention et les acteurs sollicités sont différents. Avec qui faut-il la conduire ? Des enseignants, des médiateurs, des animateurs spécialisés ? Il faut poser la question de la formation de ceux qui la portent. Or sur ce point, la réponse est également délicate. Il ne s'agit pas seulement de développer l'EA pour donner des heures aux intermittents... Il n'y a jamais eu autant de formations à la médiation culturelle, mais l'EA produite sera décevante si ses dispensateurs ne sont pas solidement armés pour assumer leur tâche. L'actuelle offre de formation est loin de répondre à ces exigences, (même si quelques cursus sont meilleurs que d'autres). Il n'empêche que les meilleures formations n'ont pas les moyens suffisants à leur disposition, et notamment en nombre d'heures d'enseignements, pour rattraper le niveau très faible de la culture générale que l'école a transmis...

S'agit-il de dispenser l'EA largement à tous ? En l'introduisant dans les programmes scolaires, et dans ce cas, à quels niveaux de formation ? Est-ce qu'elle doit être une formation optionnelle ou ciblée (un peu comme lycéens au cinéma) ? Est-ce une formation validée par un examen ou un espace de liberté et de développement de la

personne sans objectif de notation ? Dans ce cas, comment inventer d'autres formes de valorisation ? Est-ce que c'est réservé aux publics en grande difficulté ? Mais alors n'est-ce pas une instrumentalisation qui a davantage des visées sociales que culturelles ?

Est-ce raisonnable de penser former des futurs publics, en s'enfermant dans un écart des plus absolus entre la culture d'origine et la culture de destination ? Pour reprendre les terminologies bourdieusiennes, les différences de capitaux culturels entre les milieux ne signe-t-elle pas l'échec assuré ? Si cela semble moins courageux, l'EA n'aurait elle pas plus d'impact culturel en s'adressant aux classes moyennes qu'aux classes les plus défavorisées ? Même si ce n'est pas très politiquement correct de dire ça, ne faut-il pas poser la question ?

À la réponse à ces interrogations sont aussi liées celles sur le contenu de l'EA :

- *S'agit-il de proposer dans l'EA aux individus de développer leur culture d'appartenance ?*
- *De faire se rencontrer leur culture d'appartenance avec d'autres formes de culture, et de produire de l'interculturalité, et ce faisant de l'acculturation ?*
- *De sensibiliser et de démocratiser la culture savante ou légitime ? c'est-à-dire la culture classique ?*

Selon les réponses, l'EA ne sera pas la même, n'aura pas les mêmes finalités. Or, si on n'a pu constater un consensus politique pour réclamer la mise en place d'une EA, bien peu de programmes ont précisé avec quels moyens cette EA serait assumée, pourquoi et avec quelles finalités. N'en rien dire est le meilleur moyen d'en oublier la promesse... Si tout le monde s'accorde sur le principe de l'EA, ceci ne doit pas occulter toutes ces questions. Quelle EA ? Pourquoi ? Avec qui ? Pour dire quoi ? Avec quels objectifs ? Avec quels contenus ? Autant de points sur lesquels les paroles sont plus rares... Peut-être ces points seront-ils discutés dans les ateliers ce matin pour enrichir notre réflexion...

Serge Chaumier

Professeur IUP Denis Diderot, Master Métiers des arts, de la culture et du Patrimoine

*GRCM (CIMEOS) - Centre de Recherche sur la Culture et les Musées
Université de Bourgogne*

serge.chaumier@u-bourgogne.fr - serge.chaumier@u-bourgogne.fr

- Cet article est la retranscription d'une communication faite aux rencontres du Réseau des Villés Educatrices (REVE) tenues à Chaumont à l'occasion du Festival de l'Affiche, le 23 mai.